

nier que la biographie soit restée ancrée dans les pratiques historiennes, en troquant le genre contre la méthode? Effet de mode ou tournant décisif pour une histoire en quête d'outils? Les penseurs de l'histoire nous le diront. Pour l'instant, il y a encore à faire. La méthode biographique dans sa version prosopographique ou dans la reconstitution des réseaux n'a pas encore, sauf erreur, trouvé en Amérique française le rythme de croisière qu'elle a atteint ailleurs. Il fallait peut-être, auparavant, admettre que la biographie historique soit de l'histoire à part entière. Le présent recueil d'articles montre que la chose est faite. Il reste maintenant à user de son imagination pour trouver les portes qu'ouvre la fin de l'exclusion.

Pour une biographie sociologique

YVES GINGRAS

Département d'histoire
Université du Québec à Montréal¹

On voit bien la difficulté qu'il peut y avoir à expliquer aux générations ultérieures, par exemple dans une biographie, les problèmes existentiels d'un individu, aussi incomparables qu'aient pu être sa personnalité et sa création, sans maîtriser la technique du sociologue².

NORBERT ELIAS

LES TEXTES PRÉCÉDENTS ont abordé plusieurs des questions que pose à l'historien l'écriture d'une biographie historique. Certaines, comme celles des sources, du style, du récit, du lectorat, du rapport de l'historien à son sujet (objet), ne sont pas vraiment spécifiques à la biographie et je n'y m'attarderai pas ici, car elles nous éloigneraient trop de notre sujet. D'autres, par contre, sont spécifiques au genre biographique et ce sont elles qui retiendront mon attention dans ce bref commentaire. C'est le cas notamment des rapports de l'individu et de la société, des liens entre histoire sociale et biographie et, de façon plus générale, de la problématisation de cet « objet » historique qu'est le « sujet » de la biographie.

1. Je tiens à remercier Pierre Milot pour ses commentaires et suggestions.

2. Norbert Elias, *Mozart. Sociologie d'un génie* (Paris, Seuil, 1991), 24.

LA BIOGRAPHIE COMME OBJET PROBLÉMATIQUE : FAIRE « REVIVRE » OU FAIRE COMPRENDRE ?

Le texte d'Hélène Pelletier-Baillargeon, qui se présente elle-même comme écrivaine et journaliste, se démarquant ainsi des historiens (sous-entendu : « professionnels »), nous fournit un bon point de départ pour poser la question de l'apport de la discipline historique à l'écriture de biographies. En effet, il ne s'agit pas de mettre en cause la légitimité des biographies journalistiques ou littéraires, mais bien de déterminer ce que les historiens, armés des méthodes et des problématiques propres à la discipline, peuvent apporter de spécifique à l'écriture de biographies et, à l'inverse, ce que l'approche biographique peut apporter à la discipline.

Si la biographie historique a longtemps eu mauvaise presse au sein de la discipline³, elle n'a jamais cessé d'avoir la faveur des lecteurs et la demande a le plus souvent été comblée par des journalistes et des écrivains. D'aucuns semblent s'en plaindre, croyant qu'il est du devoir de l'historien de répondre à la demande populaire mais, en fait, il n'y a rien de mal, ou d'anormal, à ce qu'elle soit comblée en quelque sorte du « dehors » puisque le « passé » n'appartient pas à la « corporation » des historiens et que chacun peut bien écrire sur le sujet qui lui plaît et de la façon qu'il lui plaît. Cela étant admis, et pour reprendre la question de la spécificité du rapport de la discipline historique à la biographie de façon un peu plus provocatrice, j'appliquerais à l'histoire la réflexion suivante de Wittgenstein sur la philosophie⁴ :

quel intérêt y a-t-il à étudier la philosophie [nous dirions : l'histoire] si cela ne vous rend pas plus conscient qu'un quelconque journaliste dans l'utilisation des expressions dangereuses que les gens de cette espèce utilisent pour leurs propres fins ?

En effet, si l'historien ne *problématise* pas davantage son sujet (objet que le journaliste, il n'a pas vraiment sa raison d'être car la place est déjà occupée, et souvent avec compétence. La biographie *peut* être (et est même très souvent) la « plaisante et facile narration d'une vie » selon l'expression d'Yvan Lamonde; et alors nul besoin d'un historien pour l'écrire. Les biographies journalistiques et littéraires consistent en effet

souvent à tenter de « faire revivre » un personnage et une époque (avec plus ou moins de succès, peu importe ici) en relatant l'enchaînement des événements comme si ces derniers allaient de soi et souvent comme si le sujet était « destiné » à devenir ce qu'il fut, ce qui se traduit par des récits qui anticipent l'avenir et projettent dans le passé (l'enfance) des traits de caractère ou des convictions qui ne seront en fait visibles que plus tard (à l'âge adulte)⁵. Une telle approche est, bien sûr, tout à fait légitime mais ne s'inscrit nullement dans les traditions spécifiques de la discipline historique qui visent plutôt à *expliquer* et à *comprendre* les événements, tant à l'échelle individuelle que collective.

De ce point de vue, il me semble que l'intérêt propre de la biographie pour la discipline historique devrait être de permettre de soulever des problèmes qui ne pourraient autrement être abordés, par exemple celui du rôle de l'individu dans l'histoire, pour reprendre le titre d'un texte de Georges Plékhanov⁶. Ainsi, comme le notent Suzanne Morton et Andrée Lévesque, la biographie peut ouvrir une « fenêtre » sur le passé, offrir une voie d'accès à un ensemble de pratiques. Tout cela n'est cependant possible qu'à condition de *problématiser* le parcours de l'agent individuel.

DU « MOI » SUBSTANTIEL AU « MOI » RELATIONNEL

En se plaçant d'emblée dans une perspective sociologique qui reconstruit la vie d'un agent comme une trajectoire dans un espace social structuré, on se donne les moyens d'éviter les projections à rebours en suivant les actions de l'agent de façon quasi ethnographique et en étant attentif aux rencontres et bifurcations qui peuvent survenir en cours de route. On sort aussi des fausses dichotomies dans lesquelles les historiens sont trop souvent enfermés, comme celle qui oppose l'individu et la société. Le problème n'est en effet pas celui de « l'arrimage » entre l'individu et la société, comme si les deux existaient de façon indépendante et devraient être « arrimés », mais bien celui de la socialisation progressive, de la prime enfance (à la maison) à l'âge adulte (à l'école et dans les autres milieux), et qui est la source des dispositions acquises

5. Distinguons ici l'écrivain du théoricien de la littérature et des chercheurs en études littéraires qui approchent la biographie selon leurs traditions disciplinaires propres; voir par exemple Marc Angenot, *Colins et le socialisme rationnel* (Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1999). On pourrait aussi mentionner les biographies d'écrivains rédigées par des écrivains comme celles de Victor Lévy-Beaulieu sur Victor Hugo et Voltaire.

6. Georges Plékhanov, « À propos du rôle de l'individu dans l'histoire », dans *Œuvres philosophiques* (Moscou, Éditions du progrès, sd), 2 : 307-345.

3. Sur la question du « retour » de la biographie historique, voir Michel Marian, « L'histoire saisie par la biographie », *Esprit*, 117-118 (août-septembre 1986) : 125-131; Claude Arnaud, « Le retour de la biographie : d'un tabou à l'autre », *Le Débat*, 54 (mars-avril 1989) : 40-47.

4. Cité dans Pierre Bourdieu, dir., *La misère du monde* (Paris, Seuil, 1993), 940.

sous la forme de structures mentales et de schèmes de perception et d'évaluation et même de plis corporels (*hexis*) acquis au cours de l'existence. L'individu n'est donc pas seulement « dans son présent et le présent dans l'individu », comme le dit Yvan Lamonde, mais le passé, l'histoire, est également présent dans l'individu à l'état incorporé, « devenu habitus », comme le dit Bourdieu⁷. Ainsi, rajoute Bernard Lahire, « étudier l'individu qui traverse des scènes, des contextes, des champs de force et de lutte, etc. différents, c'est étudier la réalité sociale sous sa forme individualisée, incorporée, intériorisée⁸ ». Pour répondre à la question de Suzanne Morton, je dirais donc que la biographie est bien de l'histoire sociale, car c'est de l'histoire sociale *incorporée*, devenue corps, au même titre que les institutions sont de l'histoire sociale objectivée, chosifiée⁹.

↳ Penser la biographie comme trajectoire sociale a pour effet de concevoir l'agent de façon relationnelle et non plus substantielle avec ses caractéristiques propres (le génie, le courage, la détermination, etc.) qui, à elles seules, expliqueraient l'action. Cela invite aussi à présenter les caractéristiques des espaces parcourus dans lesquels s'engendrent les pratiques : famille, école et autres institutions sociales avec lesquelles l'agent entre en interaction et qui influencent sa trajectoire au sens de provoquer des changements d'itinéraire.

Par exemple, au lieu d'expliquer les événements qui définissent l'Allemagne nazie par des attributs psychologiques liés à la seule personne de Hitler, Ian Kershaw propose une véritable biographie sociologique en fondant son analyse sur le concept de charisme emprunté à la sociologie de Max Weber. Pour l'auteur, l'explication du pouvoir de Hitler ne tient pas uniquement, ni principalement, à ses qualités personnelles, mais doit être recherchée dans la *relation* entre Hitler et ses adeptes. D'où, note Kershaw, l'intérêt du concept forgé par Max Weber qui considère le charisme « non pas comme une qualité inhérente à un individu mais comme un attribut procédant de la façon dont il est subjectivement perçu par ses "adeptes"¹⁰ ».

Le sociologue Norbert Elias a également montré que l'individu n'est pas hors du champ de l'analyse sociologique en proposant une « sociologie du génie » de Mozart qui met bien en évidence les contraintes objectives qui pèsent sur sa « liberté de choix ». Pour Elias, « il appartient aux techniques du sociologue de donner une image claire des contraintes sociales qui ont pesé sur l'individu¹¹ ». Comme le résume bien un commentateur, « la trajectoire de Mozart est l'illustration d'une série de tensions : entre une société aristocratique composée de multiples cours et une société bourgeoise embryonnaire, entre le musicien au service de la cour et le musicien aspirant à l'indépendance dont les conditions de possibilité émergent à peine, entre celui qui vit objectivement et subjectivement une relation de domination et celui qui s'imagine pouvoir s'en affranchir pour être au service de son art » etc.¹². Ainsi, insiste Elias, « le destin individuel de Mozart, son destin d'individu unique aussi bien que son destin d'artiste exceptionnel, fut profondément influencé par sa situation sociale et par la dépendance d'un musicien de son temps à l'égard de l'aristocratie de la cour¹³ ». Ayant décrit la structure sociale dans laquelle vivait Mozart il ajoute : « sans cet effort de reconstruction, on ne saisit pas la structure de sa position sociale — celle du génie avant l'époque du génie —, et on n'a pas accès à la compréhension du personnage¹⁴ ». On est loin de l'image du génie « plongé » dans une société à laquelle il ne devrait rien et ce d'autant moins que de son vivant, « Mozart ne pouvait pas, en effet, être un génie parce que les conditions sociales n'étaient pas réunies pour qu'il fût possible de penser en ces termes¹⁵ ».

Plus près de nous, l'autobiographie de Fernand Dumont fournit un très bel exemple d'une réflexion sociologique sur sa propre trajectoire sociale qui fut une « émigration » du petit monde local des travailleurs du textile de Montmorency à celui, international, des « travailleurs de la pensée¹⁶ ». Mieux, la problématique adoptée par Dumont pour se

7. Pierre Bourdieu, « Le mort saisit le vif », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 32-33 (juin 1980) : 6.

8. Bernard Lahire, *L'homme pluriel* (Paris, Nathan, 1998), 224.

9. Sur tout cela, voir Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes* (Paris, Seuil, 1997), chap. 4.

10. Ian Kershaw, *Hitler. Essai sur le charisme en politique* (Paris, Gallimard, 1995), 12. Voir aussi sa biographie récente *Hitler* (Paris, Flammarion, 1999), 29-34.

11. Norbert Elias, *op. cit.*, 25.

12. Charles Henry, « Éléments pour une théorie de l'individuation. Quand le domestique Mozart se prenait pour un libre artiste », dans Alain Garrigou et Bernard Lacroix, dir., *Norbert Elias. La politique et l'histoire* (Paris, La découverte, 1997), 194-195.

13. Norbert Elias, *op. cit.*, 24.

14. *Ibid.*, 34.

15. Charles Henry *op. cit.*, 204; voir aussi Elias, *op. cit.*, 33-34; pour le cas de Beethoven, voir « Genius : A Social Construction, the Case of Beethoven's Initial Recognition », dans Theodore R. Sarbin et John I. Kitsuse, dir., *Constructing the Social* (London, Sage, 1994), 157-173.

16. Fernand Dumont, *Récit d'une émigration* (Montréal, Boréal, 1997), 11.

comprendre lui-même est réflexive en ce qu'elle applique la théorie de la culture qu'il a développée dans son œuvre de sociologue et qu'il explique être elle-même un effet de son émigration : le thème central de son grand livre, *Le lieu de l'homme : La culture comme distance et mémoire*, « était inspiré par [son] émigration hors de [sa] culture d'origine et par le chambardement de celle du Québec¹⁷ ». Or ce passage d'une culture à une autre peut donner lieu à des brisures sociales qui, une fois incorporées, génèrent des sentiments d'ambivalence qui engendrent souvent une véritable souffrance psychologique. Dumont l'indique d'entrée : quitter la culture du peuple pour une autre entraîne un déchirement de l'identité qui a laissé en lui une « persistante inquiétude » dont il a fait « problème d'école et de science¹⁸ ». Ainsi, son « intérêt pour la critique de la culture et des sciences qui l'étudient relève [...] d'une migration mal assurée d'un univers culturel à un autre¹⁹ ». Bourdieu rejoint cette analyse quand il note l'existence « d'habitus clivés, déchirés, portant sous la forme de tensions et de contradictions la trace des conditions de formation contradictoire dont ils sont le produit²⁰ », division contre soi-même « génératrice de souffrance²¹ ». Bien qu'autobiographique, la réflexion sociologique de Dumont est exemplaire en ce qu'elle fait voir le fondement *social* de ce qui est souvent perçu comme « psychologique » et trace la voie à ce que pourrait (devrait) être une biographie sociologique (lorsque l'état des sources le permet bien sûr) qui *problématise* une vie au lieu de simplement la décrire comme un enchaînement inévitable d'événements.

Certains pourraient bien sûr préférer un regard psychologique et même psychanalytique à une approche de sociologie historique de l'individu (ou même une « sociologie psychologique », selon le programme de Bernard Lahire²²), mais la formation habituelle de l'historien l'entraîne alors souvent à des commentaires d'amateur et à générer une « psychologie spontanée » sans grande valeur académique. Mieux vaut alors suivre le conseil d'Andrée Lévesque et résister « aux élans téméraires de la psychohistoire », à moins bien sûr de se doter des moyens requis pour proposer des interprétations plausibles au regard de la

psychologie actuelle. Le jugement porté il y a dix ans sur cette approche par l'historien Giovanni Lévi est encore d'actualité : la psychobiographie « comporte tant d'éléments équivoques ou contestables qu'elle ne me paraît pas présenter aujourd'hui une importance significative²³ ».

DES DESTINÉES CONTINGENTES

À moins de croire au « destin » des individus, l'historien doit reconstruire la trajectoire de son « sujet » de façon non téléologique et rendre manifeste le caractère contingent de bien des événements qui l'affectent. Or ici encore l'approche en termes de trajectoire sociale fournit une façon utile de penser la contingence en rappelant la définition du hasard proposée par le philosophe Augustin Cournot : la rencontre de séries causales indépendantes. Ainsi, pour prendre l'exemple de Marie-Victorin, ce frère des Écoles chrétiennes n'était pas prédestiné à devenir le grand botaniste qu'il est pourtant devenu. Sa trajectoire effective est le produit d'une série de rencontres contingentes entre séries causales indépendantes. En effet, rien ne liait *a priori* sa trajectoire à celle du champ universitaire. La création de l'Université de Montréal en 1920 est donc, dans la vie de Marie-Victorin, plus qu'un contexte ; c'est une force qui agit sur sa trajectoire et la réoriente radicalement. Tout son projet intellectuel en a ainsi été, de façon contingente, rendu possible. Et les probabilités d'une telle bifurcation étaient d'autant plus faibles que l'ordre des frères des Écoles chrétiennes limitait, à l'époque, son enseignement au niveau primaire et primaire supérieur et que leurs membres n'avaient aucune formation universitaire.

Ainsi, lorsque, s'autorisant de dix années d'étude systématique de la flore de la province, il rendit public en 1914 son projet d'une « Nouvelle Flore illustrée de la province de Québec », le professeur du Collège de Longueuil voyait grand, d'autant plus que sa position d'enseignant d'une petite école de banlieue rendait la réalisation de ses rêves improbables voire impossible. Même stimulé par l'amitié du frère Rolland-Germain et par la correspondance de grands botanistes étrangers, il dut accomplir son travail, jusqu'en 1920, dans un isolement presque complet. L'année 1920 marque donc un tournant capital dans la carrière de Marie-Victorin, tournant qui allait rendre possible la réalisation de ses rêves de jeunesse. Nommé professeur de botanique à l'Université de Montréal, il

17. *Ibid.*, 153.

18. *Ibid.*, 12.

19. *Ibid.*, 163.

20. Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, *op. cit.*, 79.

21. *Ibid.*, 190.

22. Bernard Lahire, *op. cit.*, 224.

23. Giovanni Lévi, « Les usages de la biographie », *Annales, ESC*, 54 (novembre-décembre 1989) : 1333.

pouvait dorénavant former une relève et s'entourer de collaborateurs qui allaient participer aux recherches nécessaires à la rédaction de la *Flore Laurentienne*, qui devait paraître en 1935.

Ainsi, quelle qu'ait pu être la détermination personnelle de Marie-Victorin, sans la conjoncture particulière du tournant des années 1920, qui a entraîné une transformation du champ universitaire, il serait demeuré un botaniste amateur et peut-être devenu un excellent écrivain qui aurait probablement continué à publier les suites de ses *Récits* et *Croquis laurentiens* qui, parus respectivement en 1919 et 1920, furent assez bien reçus par la critique. Comme quoi on ne naît pas écrivain ou chercheur. La biographie de Rumilly relate bien l'ensemble de ces événements mais ne problématise pas suffisamment, à mon avis, les tournants essentiels de sa vie qui ont fait du frère ce qu'il est effectivement devenu et qui n'était surtout pas déjà inscrit sur son visage d'adolescent au regard pourtant déjà assuré²⁴.

Bien sûr, l'historien, comme le sociologue et le psychologue, rencontre des zones d'ombre et bute sur de l'inexpliqué. Pourquoi Dumont est-il demeuré croyant, alors que Laurendeau a perdu la foi ? « C'est quoi le talent ? » demandait-on au grand psychologue Jean Piaget. « C'est le secret. C'est le secret le plus mystérieux » répondait-il²⁵. Mais cela ne doit pas empêcher la recherche d'explications plausibles qui sont ensuite soumises à la discussion. Car, me semble-t-il, les conjectures valent mieux que l'abdication.

CONCLUSION

Il ne fait aucun doute que la biographie est un genre légitime pour la discipline historique et même, comme l'écrit Julien Goyette, qu'elle est « essentielle et irréductible ». L'auteur a donc eu raison de déblayer le terrain épistémologique, encombré des discussions répétées et souvent incantatoires sur le récit et sur l'opposition entre explication et description. Mais si la biographie demeure un genre difficile, c'est moins pour des raisons épistémologiques que méthodologiques. En effet, la formation des historiens les préparent surtout à aborder des questions

d'histoire sociale et les laissent un peu démunis devant des questions qui relèvent de la sociologie et de la psychologie. Mais les distinctions disciplinaires entre histoire et sociologie sont davantage le résultat (malheureux) de contingences historiques et institutionnelles que d'impératifs épistémologiques et il est toujours possible d'y remédier en transformant les programmes de formation afin de fournir aux historiens les méthodes nécessaires pour aborder les problèmes historiques à quelque échelle, individuelle ou collective, qu'ils se produisent. En somme le « problème » de la biographie historique n'est peut-être que le reflet d'un « coffre à outils » déficient qui empêche les historiens de résoudre les problèmes qu'ils s'obstinent à poser.

24. Robert Rumilly, *Le frère Marie-Victorin et son temps* (Montréal, Les frères des Écoles chrétiennes, 1949). La photo de Conrad Kirouac, prise en 1901 alors qu'il avait seize ans, fait face à la page 28.

25. Jean-Claude Bringuier, *Conversations libres avec Jean Piaget* (Paris, Robert Laffont, 1977), 196.